

Boualem Sansal

Gouverner au nom d'Allah

Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe



folio

Boualem Sansal

Gouverner au nom d'Allah

Islamisation et soif de pouvoir
dans le monde arabe

Gallimard

Né en 1949, Boualem Sansal vit à Boumerdès, près d'Alger. Il est notamment l'auteur du *Serment des barbares*, prix du Premier Roman 1999, et du *Village de l'Allemand*, Grand Prix RTL-Lire 2008 et Grand Prix SGDL du roman 2008. Boualem Sansal a reçu le prix du Roman arabe 2012 pour *Rue Darwin*, et s'est vu décerner en 2013 le Grand Prix de la francophonie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. *2084 : La fin du monde* a été récompensé par le Grand Prix du roman de l'Académie française 2015.

*La critique de la religion est la première
condition de toute critique.*

Karl MARX

*Le pire ennemi de la vérité n'est pas le
mensonge mais la conviction.*

Friedrich NIETZSCHE

I

Un témoignage en guise d'introduction : L'Algérie, du colonialisme à l'islamisme

Cet opuscule qui traite de la montée de l'islamisme dans le monde arabe n'a d'autre prétention que celle que peut avoir un écrivain qui, s'emparant d'un sujet, essaie de le regarder d'une *certaine manière*, appelons-la littéraire, autrement dit avec sa subjectivité, et l'espoir cependant que cette subjectivité atteigne quelque part une *certaine vérité*. Pour autant, ce n'est pas le « flou artistique » qui est recherché, il n'a pas sa place dans pareil sujet, c'est un éclairage sous un angle spécifique qui mette en évidence des points que pour ma part je considère comme essentiels.

Mon texte n'est pas un traité académique, je ne suis ni historien ni philosophe, il n'est pas davantage une investigation journalistique, encore moins un rapport d'expert en islamisme, et pas du tout un essai d'islamologie. Il est la réflexion d'un témoin, d'un homme dont le pays,

l'Algérie en l'occurrence, a très tôt été confronté à l'islamisme, un phénomène inconnu de lui jusque-là.

Nous l'avons vu arriver, dans les années 1960, au lendemain de l'indépendance (1962), nous sortions de cent trente-deux années de colonisation française et d'une guerre de libération de huit terribles années (1954-1962) qui avait causé la mort de plusieurs centaines de milliers de personnes.

Ce vent religieux nous a été amené par des prédicateurs discrets venus du Moyen-Orient, la plupart membres des Frères musulmans, alors persécutés dans leurs pays, l'Égypte, où Sayyid Qutb, l'idéologue de l'islamisme radical et militant des Frères musulmans, avait été condamné à mort et exécuté par pendaison sur ordre du président Nasser, en Syrie où le président Hafez el-Assad leur menait la vie dure et ira, plus tard, en 1982, jusqu'à raser la ville de Hama, fief des Frères musulmans, en Irak où le parti laïc Baath exerçait un contrôle absolu sur la société, en Jordanie où le roi Hussein réprimait à tout-va islamistes et Palestiniens, et au Yémen du Sud dirigé par un parti marxiste-léniniste qui exérait les religieux, comme nous l'apprîmes d'eux, et d'autres encore plus discrets, des prédicateurs wahhabites diligentés par l'Arabie Saoudite, gar-

dienne des Lieux saints, qui voulait inculquer un peu d'islam à notre pauvre pays si longtemps colonisé par les Français, des chrétiens laïcs et rationalistes.

Nous les avons accueillis avec sympathie, un brin amusés par leur accoutrement folklorique, leur bigoterie empressée, leurs manières doucereuses et leurs discours pleins de magie et de tonnerre, ils faisaient spectacle dans l'Algérie de cette époque, socialiste, révolutionnaire, tiers-mondiste, matérialiste jusqu'au bout des ongles, que partout dans le monde progressiste on appelait avec admiration «la Mecque des révolutionnaires», qui recevait quotidiennement et avec quelle ferveur les héros de ce temps, les Cubains Che Guevara et Fidel Castro, affectueusement surnommés «*los barbudos*», le légendaire général Giap, le vainqueur de la déjà mythique bataille de Diên Biên Phu, Gamal Abdel Nasser, le champion du panarabisme triomphant, Medhi Ben Barka, le Marocain panafricaniste activement engagé dans la révolution tricontinentale, Mandela, qui un jour abattrait l'apartheid et serait le premier président noir de l'Afrique du Sud, les Black Panthers, dont le célèbre Eldridge Cleaver, et les Black Muslims, dont le très fameux Malcolm X connu chez les musulmans sous le nom de El-Hajj Malek el-Shabazz, alors

membre de la turbulente NOI (Nation of Islam), qui promettait de détruire l'Amérique impérialiste et blanche, et des personnages sulfureux et excitants comme Ilitch Ramírez Sánchez, dit « Carlos », dit encore « le Chacal », « the Jackal », le terroriste international insaisissable, ami inconditionnel de nos frères les Palestiniens de l'OLP (Organisation de libération de la Palestine) que l'Algérie soutenait avec une passion intensément anti-impérialiste, anticolonialiste et antisioniste, comme elle accueillait en fraternité militante les combattants de l'IRA (Irish Republican Army), du FLNC (Front de libération nationale de la Corse), de l'ETA (Euskadi Ta Askatasuna), ainsi que les opposants de Franco, de Salazar et ceux des colonels grecs (c'est à Alger, avec la logistique de l'armée nationale populaire, qu'a été tourné le célèbre film *Z* de Costa-Gavras qui dénonçait la dictature militaire en Grèce, scénarisé par Jorge Semprun, héros de la guerre d'Espagne, résistant durant la Seconde Guerre mondiale et déporté dans les camps de la mort nazis, puis ministre de la Culture du premier gouvernement post-Franco de Felipe González, et joué par Yves Montand, à cette époque membre du PCF [parti communiste français], et le beau Jean-Louis Trintignant), et il y avait tous ceux qui avaient courageusement soutenu les révolutionnaires algériens pendant la guerre d'Algérie, et parmi

eux ceux qu'on appelait les « porteurs de valise », qui acheminaient en Suisse l'argent collecté en France par le FLN auprès des travailleurs émigrés, et il y avait ceux que nous appelions les pieds-rouges, parce qu'ils venaient en quelque sorte remplacer les pieds-noirs et parce qu'ils étaient des socialistes, intéressés par l'expérience du socialisme autogestionnaire menée par le premier gouvernement de l'Algérie indépendante, dirigé par l'intrépide Ben Bella, sur le modèle de développement choisi par Tito pour la Yougoslavie. Tous ces gens venaient à Alger chercher refuge, solliciter des subsides, s'initier auprès du FLN à l'art de la lutte révolutionnaire, ou simplement respirer l'air romantique d'Alger la Blanche et faire la fête entre militants de la cause des peuples opprimés, les guerriers doivent aussi se reposer.

Occupés par nos bonnes actions progressistes et nos commémorations historiques — nous avons également nos propres héros et martyrs à honorer —, nous ne prêtâmes qu'une lointaine et condescendante attention à cette vague de bigoterie venue de ce Moyen-Orient ténébreux que nous ne connaissions que par le cinéma égyptien et les merveilleuses chansons de Fairuz et d'Oum Kalthoum.

Quelques années plus tard, nous découvriâmes presque à l'improviste que cet islamisme qui nous paraissait si pauvrement insignifiant s'était répandu dans tout le pays, à travers le réseau de nos mosquées et de nos souks où il dispensait ses prêches et écoulait ses manuels, et avait gagné le cœur des gens, les jeunes notamment, en rupture avec le monde étriqué et sans horizon que leur promettait le socialisme bureaucratique au pouvoir. Nous étions admiratifs, il y avait dans le regard de ces « fous d'Allah » une force qui semblait capable de déplacer des montagnes. Nous les avons vus ensuite multiplier les revendications culturelles et sociales, qui consistaient en interdictions et en obligations très précises, que le pouvoir inquiet, qui au cours des ans avait beaucoup perdu de sa verve révolutionnaire et de son aura héroïque, faisait siennes avec un empressement tactique honteux, enfonçant par là le pays dans une régression mentale porteuse de tous les dangers. C'en était fini de la mixité révolutionnaire entre étudiants et étudiantes et des tenues légères qui allaient si bien à nos filles.

La chute du shah en février 1979 et la mort de ses rêves d'occidentalisation de l'Iran passionnaient les islamistes, ils observaient avec jalousie ces Iraniens, des chiites, des musulmans de second ordre, réussir ce qu'eux ne pouvaient

pas même espérer entrevoir dans cette vie tant le monde arabe s'était éloigné de la religion et des traditions et enfoncé dans l'hérésie socialiste.

Nous l'avons vu ensuite se radicaliser au fil des ans, dans ce contexte mondial tendu créé par les défaites arabes si humiliantes de 1967 et de 1973 contre Israël, les guerres d'Irak (celle de 1990-1991 et celle de 2003, baptisée *Iraqi Freedom*), les guerres d'Afghanistan (à partir de 2001) et de Bosnie-Herzégovine (1992-1995) pour lesquelles il a beaucoup recruté (ce qu'il n'a étrangement jamais fait, soit dit en passant, pour la Palestine, même aujourd'hui alors qu'il existe à Gaza un parti islamiste, le Hamas, disposant d'un bras armé déterminé, les brigades Iz al-Din al-Qassam). Hier inconnu et persécuté, l'islamisme est devenu un phénomène planétaire, il pensait le monde et tentait de le redessiner avec deux armes qu'il maîtrise parfaitement : la terreur et la prédication.

Nous l'avons vu, à la fin des années 1980 alors qu'il était au faîte de sa puissance, mobiliser des foules immenses, constituer des milices tapageuses qui imposaient l'ordre moral islamiste dans nos rues, ouvrir des camps d'entraînement militaire clandestins dans nos maquis et nos djebels, développer une économie dite islamique, investir massivement les activités caritatives et se

substituer aux services sociaux publics particulièrement inefficaces, éradiquer la délinquance dans les quartiers contrôlés par eux, défier quotidiennement l'État par des marches, des grèves et des sit-in sauvages, et un jour, alors que le pays menaçait de s'effondrer suite à la chute brutale du prix du baril de pétrole sur les marchés mondiaux au début des années 1980, partir à l'assaut du pouvoir dont la corruption avait atteint des niveaux outrageants et que le peuple haïssait de toutes ses forces. La tension était énorme et l'explosion imminente. Les rues d'Alger qui avaient connu la guerre coloniale et ses misères, et son apogée, la bataille d'Alger que le cinéaste italien Gillo Pontecorvo a merveilleusement adaptée à l'écran, étaient prêtes pour un nouveau film d'horreur.

Et un jour, le 5 octobre 1988, Alger entra en éruption, c'était le « printemps algérien », qui, après des mois de manifestations de rue et une répression féroce qui fit des centaines de morts et de disparus, obligea le pouvoir à concéder des réformes dans la précipitation et organiser des élections législatives anticipées que les islamistes, regroupés dans un parti politique nouveau, créé ex nihilo et en contradiction avec la Constitution qui interdit la formation de partis politiques sur des critères religieux, ethniques ou régionaux,

le Front islamique du salut (FIS), emportèrent haut la main dès le premier tour.

Effrayée par les menaces d'épuration que l'aile radicale du FIS promettait de mettre en marche dès son investiture, l'armée cassa les élections, emprisonna les principaux leaders islamistes, décréta l'état d'urgence, instaura le couvre-feu. Leurs lieutenants s'enfuirent à l'étranger, principalement en Allemagne, Suisse, Grande-Bretagne, États-Unis, et les militants de base gagnèrent les maquis où les attendaient caches, armes, stocks de vivres et de médicaments, préparés de longue date. Les islamistes étaient optimistes, ils oubliaient que l'armée algérienne était dirigée par des hommes qui avaient fait une guerre révolutionnaire contre la France et ne manquaient ni de technique ni de détermination. C'était en janvier 1991. Le pays entra dans une guerre civile qui allait durer une douzaine d'années.

Dès les premières opérations, nous comprîmes que les islamistes ne s'embarrasseraient d'aucune règle, d'aucune considération morale, ils firent une guerre effroyable, s'attaquant particulièrement aux civils, n'épargnant ni femmes ni enfants, et l'armée qui n'avait pas davantage de retenue riposta avec une égale sauvagerie. Le peuple était pris en tenaille, sommé de se ranger derrière l'un ou derrière l'autre. Des villages

entiers furent massacrés par on ne sait qui, le gouvernement accusant les islamistes et les islamistes accusant le gouvernement. La population, elle, ne se trompait pas, elle attribuait à chacun ses crimes et ses mensonges.

Le monde entier a suivi cette barbarie qui au fil des mois prenait des allures de génocide, mais jamais personne n'est intervenu, ni le Conseil de sécurité, ni un quelconque État. À Alger, nous avons l'impression de vivre une fin de monde à huis clos.

Nous avons vu également les islamistes faire preuve d'un grand talent en termes de stratégie et de communication nationale et internationale, nettement supérieur à celui du gouvernement englué dans sa bureaucratie et surtout divisé quant à la façon de « gérer » l'islamisme : l'éradiquer, comme le voulaient les chefs de l'armée, appelés les « éradicateurs », ou négocier avec lui et lui faire une place dans le pouvoir, ce que préconisaient les politiques, appelés les « réconciliateurs ». Comme il était question de pouvoir derrière ces jeux claniques, éradicateurs et réconciliateurs se firent la guerre, les morts mystérieuses se multiplièrent. Les islamistes, jouant les victimes des méchants généraux, réussirent sans difficulté à convaincre les gouvernements occidentaux (mais pas leurs opinions publiques

qui sentaient bien que l'islamisme était une menace qui un jour gagnerait toute la planète) de la justesse de leur combat, arguant du fait indiscutable qu'ils avaient gagné les élections, et dans le même temps ils faisaient tout pour étendre la révolution islamiste dans d'autres pays arabes, le Maroc et la Tunisie en premier, mais aussi en Europe, en France surtout, pour la punir d'avoir longtemps soutenu la dictature impie d'Alger, dans le but de créer une dynamique globale irréversible, qu'ils appelaient « le jihad contre les juifs et les croisés » ou « le grand jihad pour Allah ». Ces expressions que nous entendions pour la première fois, habitués que nous étions aux slogans de l'Internationale socialiste, avaient une force apocalyptique qui exaltait les uns et tétanisait les autres. Réellement, un monde finissait et un autre commençait.

Lorsque des islamistes dissidents du FIS, jugeant leurs chefs trop indécis dans la conduite du jihad, voire tentés de négocier avec le gouvernement, formèrent les GIA, les Groupes islamiques armés de triste mémoire, nous apprîmes par leurs communiqués qu'ils n'étaient pas seulement en guerre contre un régime despotique et corrompu, ce qui leur avait apporté un soutien assez général, et contre les pays occidentaux qui appuyaient ces régimes, ce qui leur avait assuré

un autre soutien, mais qu'ils étaient en guerre contre des religions, contre des races, des civilisations, des cultures. Les talibans afghans étaient leur modèle, ils voulaient faire aussi bien qu'eux, sinon mieux : restaurer le califat, vu comme l'État islamique parfait où nul infidèle, nul hypocrite, n'aurait sa place. Leur slogan, qu'ils scandaient en brandissant le Coran, était : « Pour lui nous vivons, pour lui nous mourrons. »

Nous découvrîmes que derrière l'image de violence primaire et de désordre mental qu'ils se donnaient pour mieux effrayer se cachait ce qui était, et commençait à transparaître, une stratégie découlant d'un plan ancien, de dimension planétaire, né de la jonction idéologique, dans les années 1930-1950, entre la très puissante et très influente association des Frères musulmans (en 1948, elle comptait déjà plus de deux millions d'adhérents), la richissime Arabie Saoudite, première puissance pétrolière au monde, et certains non moins richissimes émirats du Golfe, visant à combattre l'occidentalisation culturelle des pays musulmans qui avait déjà séduit leurs élites, et d'une manière générale les citadins, à les ré-islamiser en profondeur et de là, grâce à la force acquise par la fédération de leurs moyens, à libérer la Palestine et à islamiser toute la planète. C'était la Nahda, née dans le fracas humiliant